Ibrāhīm al-ʿĀqil [= Ibrahim Akel] (éd.),
Abū Bakr al-Šarāybī
[= Aboubakr Chraïbi] (préface)
Anonyme, *Al-Māǧarayāt (ḫams wa-ʿišrūn ḥikāya ʿan al-nisāʾ min al-qarn al-rābiʿ ʿašar)*
et
Faraǧ al-Ḥuwār [= Fredj Lahouar]
Kitāb al-zahr al-anīq fī l-baws wa-l-taʿnīq wa-l-ġunǧ wa-l-šahīq wa-muḫālafat al-zawǧ wa-muṭāwaʿat al-ʿašīq

Freiberg, Manšūrāt al-Ǧamal
2021, 319 p.
et
Tunis, al-Dār al-mutawassiṭiyya li-l-našr
2021

Mots-clés : érotologie arabe, moyen-arabe, pornographie, contes, ruse des femmes

Keywords: Arab Erotology, Middle Arabic, Pornography, Tales, Women 's Wiles

Il est heureux de constater que nous commençons à disposer d'éditions sérieuses de certains grands textes de l'érotologie arabe pré-moderne, délaissés par les grands érudits du xxe siècle probablement en raison de leur nature sulfureuse, et qui n'existaient donc – quand ils existaient – qu'en versions incomplètes, fautives, sans références aux manuscrits consultés, sans appareils de notes, et parfois republiés dans cet état fautif par le même éditeur Manšūrāt al-Ǧamal / Kamel Verlag à qui l'on doit l'édition dont il est ici question. La communauté scientifique sait donc gré à Khalid Al-Maaly, que l'on sait intéressé par cette littérature, de publier maintenant des éditions scientifiques de ce corpus.

Voici que plusieurs textes importants ont été récemment publiés : d'une part le *Ǧawāmiʿ al-laḏḏa* (Compendium des plaisirs), attribué à Abū l-Ḥasan b. Naṣr (ive/xe siècle) et édité par le chercheur irakien ʿAbdallāh ʿAbd al-Raḥīm al-Sūdānī, publié chez Dār al-Rāfidayn, Beyrouth, 2019 (428 pages) ; le même ouvrage, mais cette fois édité en deux volumes par le romancier et chercheur tunisien Faraǧ al-Ḥuwār [= Fredj Lahouar], stakhanoviste de l'édition de l'érotologie classique, chez al-Dār al-mutawassiṭiyya li-l-našr, Tunis, 2020, en plus chez la même maison d'*al-Wišāḥ fī fawāʾid al-nikāḥ* de Ǧalāl al-Dīn al-Suyūṭī (2018), d'*al-Rawḍ al-ʿāṭir fī nuzhat al-ḫāṭir* d'al-Nafzāwī (2018) et du *Marātiʿ al-ġizlān fī waṣf al-ḥisān min al-ġilmān* de Šams al-Din al-Nawāǧī (2022).

Il se trouve que Fredj Lahouar a également publié en 2021, chez son éditeur tunisois, sa propre édition du texte qui nous intéresse dans cette recension : les vingt-cinq contes regroupés sous le titre de *Māǧarayāt* (< *mā ǧarā*, « ce qui s'est produit »), les « historiettes », dont l'auteur, inconnu, semble être un Égyptien ayant vécu au Caire et qui aurait visité au moins Damas et Alep au viiie/xive siècle. Nous aurons l'occasion de commenter ici les différentes philosophies d'édition de textes en moyen-arabe, quelques désaccords d'interprétation du manuscrit, mais aussi la différence de perspective sur la place de ce texte dans la littérature arabe médiévale, entre la version éditée et introduite par Ibrahim Akel et préfacée par Aboubakr Chraibi qui fait l'objet de l'essentiel de cette présentation, et celle de Faraǧ al-Ḥuwār dont nous n'avons eu que plus tardivement connaissance.

Ce texte n'est pas pour autant inconnu des amateurs francophones d'érotologie, ayant été « traduit » par René R. Khawam (1917-2004), avec d'un côté la vigueur de plume et le talent de passeur que l'on connaît à cet intellectuel, et de l'autre l'approximation, l'inconstance voire les falsifications dont il a pu se rendre coupable. En effet, le sous-titre des *māǧarayāt* est *Kitāb al-zahr al-anīq fī l-baws wa-l-taʿnīq wa-l-ġunǧ wa-l-šahīq wa-muḫālafat al-zawǧ wa-muṭāwaʿat al-ʿašīq* (Livre des fleurs élégantes dans les baisers et accolades, agaceries et râles de plaisir, désobéissance à l'époux et soumission à l'amant), sous-titre qu'Ibrahim Akel considère comme un ajout de copiste (par ailleurs choisi comme titre pour l'édition tunisienne de Faraǧ al-Ḥuwār) mais sous lequel on repère aisément « *Les Fleurs éclatantes dans les baisers et l'accolement* de Ali al-Baghdādī », ouvrage portant l'usuelle mention « traduction intégrale sur les manuscrits arabes par René R. Khawam », publié une première fois à Paris chez Albin Michel en 1973 puis réédité chez Phébus en 1989. Akel, dans sa présentation du manuscrit et ses hypothèses sur l'auteur (p. 39-41), explique la confusion ayant mené Khawam à inventer un mystérieux « Ali al-Baghdādī » en 1973, puis à laisser son imagination débordante développer son invention initiale et la tirer vers une théorie du complot, menant, involontairement, des chercheurs ultérieurs à partir dans des hypothèses absurdes.

La préface d'Aboubakr Chraïbi, intitulée « Les *Māǧarayāt* au xive siècle, un nouveau genre très féministe et peu étudié » insiste sur le fait que, dans ces histoires, « les femmes ne sont pas des corps soumis mais des têtes pensantes. Les plus grands obstacles se placent devant elles, les jugements préconçus leur sont opposés, et pourtant, en dépit de ces prémisses peu favorables, elles renversent les rôles […] et triomphent sur ces hommes trop sûrs d'eux-mêmes » (p. 8). En effet, il est question dans ces vingt-cinq histoires de femmes trompant leurs

BCAI 38 (2024) "Ibrāhīm al-ʿĀqil [= Ibrahim Akel] (éd.), Abū Bakr al-Šarāybī [= Aboubakr Chraïbi] (préface) et Faraǧ al-Ḥuwār [= Fredj Lahouar]": "Anonyme, Al-Māǧarayāt (ḫams wa-ʿišrūn ḥikāya ʿan al-nisāʾ min al-qarn al-rābiʿ ʿašar)et Kitāb al-zahr al-anīq fī l-baws wa-l-taʿnīq wa-l-ġunǧ wa-l-šahīq wa-muḫālafat al-zawǧ wa-muṭāwaʿat al-ʿašīq", recensé par Frédéric Lagrange
© IFAO 2025 BCAI en ligne https://www.ifao.egyptologie.net

maris afin de jouir de leur(s) amant(s) et de parvenir à la satisfaction sexuelle. Or, insiste Chraïbi, ce genre nouveau n'impose pas une morale châtiant l'infidèle mais laisse, jouissivement, les femmes désirantes parvenir à leur but, dans un *happy-end* plaisamment immoral, à la différence, par exemple, des *Mille et une nuits*, qui ont en commun avec les *Māǧarayāt* nombre de noyaux narratifs, mais ne célèbrent pas aussi vivement la sexualité. En dépit de l'assurance donnée par le narrateur anonyme de la réalité des anecdotes qu'il rapporte, et dans lesquelles on rencontre nombre de personnages historiques, Chraïbi souligne, avec raison, qu'il s'agit manifestement d'un procédé littéraire commun consistant à habiller d'un décor contemporain, ici mamelouk, « de vieilles histoires afin de leur donner une seconde jeunesse, en les fondant dans la vie quotidienne de sa génération et des générations précédentes, comme on le fait aujourd'hui avec les légendes urbaines » (p. 12). Effectivement, ce n'est pas là le moindre des intérêts de ces anecdotes érotiques que de découvrir, quelle que puisse être l'invraisemblance des situations, les institutions, les commerces, les artisans, les éléments et acteurs constituant l'urbanité du XIVe siècle au Caire et au Levant.

La perspective « féministe » que prête Aboubakr Chraïbi aux *Māǧarayāt* a le mérite d'ouvrir le débat sur la visée de cette littérature de nature quasi pornographique. Pour Faraǧ al-Ḥuwār, « l'ouvrage, en ce qui concerne son contenu, ne se distingue guère de la littérature de son époque, dans le cadre de la culture arabo-islamique et des autres cultures médiévales renfermant un vaste arsenal d'œuvres, d'anecdotes, de sermons, de sagesses, de proverbes, de contes édifiants et d'historiettes divertissantes qui tous consacrent l'infériorité ontologique de la femme, et ce partant affirment la nécessité de la mépriser, de se prémunir de ses méfaits, et de restreindre sa capacité à agir et à se mouvoir. La raison en est que ce livre, tout comme les ouvrages qui le précèdent et lui succèdent, émane d'une mentalité phallocrate et misogyne, qui ne se contente pas de condamner la seule femme musulmane, mais également les femmes issues des communautés juives et chrétiennes orientales. Le genre féminin y est essentialisé comme une malédiction cosmique et un danger menaçant en permanence la masculinité, l'institution conjugale et le système de valeurs sur lequel ceci repose. L'idée qui se cristallise dans l'esprit du lecteur est que la femme est un être gouverné par son désir et ses envies sexuelles irrépressibles et, qui de ce fait, ne peut se réfréner de commettre diverses transgressions et abus scandaleux. L'ouvrage place l'homme, et particulièrement le mari en position d'éternelle victime de cet être maléfique et diabolique […] image stéréotypée […] que l'on retrouve dans les références religieuses islamiques et l'ensemble des collections d'adab à visée édifiante, et se niche maintenant dans la conscience musulmane contemporaine […] ». Si ce sévère jugement paraît quelque peu essentialisant, il représente un courant interprétatif des textes érotiques médiévaux se situant à l'opposé des intellectuels cherchant dans ce même corpus une préfiguration de la libération des corps et des désirs dans nos sociétés contemporaines, qu'il s'agisse par exemple de la romancière syrienne Salwā al-Naʿīmī dans son roman *Burhān al-ʿasal* (2007)[1] ou les mouvements LGBTQ+ du monde arabe qui trouvent dans les anecdotes homoérotiques de ces sources un appui de légitimation.

Lors d'un débat s'étant tenu en décembre 2022 à l'Institut du Monde arabe présentant les *Māǧarayāt*, la chercheuse Pernilla Myrne voyait elle aussi dans ce texte une expression de la défiance masculine vis-à-vis du plaisir féminin et une mise en garde adressée aux époux. A. Chraïbi défendait quant à lui les ambiguïtés du texte : une mise en garde nécessite-t-elle vingt-cinq récits de triomphe féminin sur l'incompétence et, parfois, la veulerie masculines ? Et nécessite-t-elle ces « orgies textuelles » répétées ? Il ne s'agit pas là d'un ouvrage entrant dans le cadre des *kutub al-bāh* (manuels sexuels, didactique du coït), qui enseignent le plaisir du corps dans le cadre licite du mariage et de la procréation, et visent à assurer la satisfaction physique des partenaires, volonté de Dieu pour assurer la reproduction de l'espèce humaine. Il ne s'agit pas non plus tout à fait d'une simple collection d'anecdotes illustrant le *makr/kayd al-nisāʾ* (ruse/malfaisance des femmes), thématique courante étudiée par Fedwa Malti-Douglas dénonçant les ruses féminines liées à l'ontologique insatisfaction de la femme, justifiant ainsi le nécessaire contrôle des corps féminins et assimilés, unis dans une même incapacité à juguler leur désir insatiable. En effet, le traitement de cette dernière thématique peut quelque peu aguicher le lecteur, mais ne demande pas de causer systématiquement son excitation par la description, certes répétitive, de l'acte de pénétration. Il serait d'ailleurs nécessaire d'analyser la nature formulaire de la description des actes sexuels dans ce texte, et le vocabulaire spécifique qu'on y trouve. La restriction que nous avons introduite par le préfixe « quasi » placé devant l'adjectif « pornographique » ne concerne pas le fait que les *Māǧarayāt* soient un « produit fabriqué avec l'intention de produire une excitation érotique », car c'est là une évidence, mais porte plutôt sur le fait que cela

(1) Edité à Londres par Riyāḍ al-Rayyis, traduction française Salwa Al Neimi, *La preuve par le miel*, trad. Oscar Heliani, Paris, Robert Laffont, 2008.

BCAI 38 (2024) "Ibrāhīm al-ʿĀqil [= Ibrahim Akel] (éd.), Abū Bakr al-Šarāybī [= Aboubakr Chraïbi] (préface) et Faraǧ al-Ḥuwār [= Fredj Lahouar]": "Anonyme, Al-Māǧarayāt (ḫams wa-ʿišrūn ḥikāya ʿan al-nisāʾ min al-qarn al-rābiʿ ʿašar)et Kitāb al-zahr al-anīq fī l-baws wa-l-taʿnīq wa-l-ǧunǧ wa-l-šahīq wa-muḫālafat al-zawǧ wa-muṭāwaʿat al-ʿašīq", recensé par Frédéric Lagrange
© IFAO 2025 BCAI en ligne https://www.ifao.egyt.net

puisse être son unique rôle, et justifierait ainsi cette classification encore infâmante. C'est assurément la question qui pourra occuper la recherche future à partir de cette édition : quel est le rôle de ce texte ? Son registre linguistique est-il signifiant au regard de sa réception supposée ou est-il « neutre » vis-à-vis du public visé ? Que veut-il montrer, au-delà du « plaisir des autres », qui en procure cependant un au lecteur, par transitivité ? Cette littérature assurément masculine envisage-t-elle effectivement un droit au plaisir féminin, ou ne vise-t-elle, via le comique et l'érotique, qu'à rassurer les hommes sur la centralité du phallus tout en les avertissant contre les infinies ruses dont usent les femmes pour les tromper, toutes les femmes qui, toujours, se retrouvent et conspirent entre elles, faisant preuve d'une dangereuse solidarité ?

L'introduction d'Ibrahim Akel, quant à elle, présente l'*unicum* conservé à la Bibliothèque Nationale de France sur lequel se base l'édition, et tente de cerner, à partir du contenu du texte même et des références qu'il fait à son auteur, ce qu'on peut dire de lui. Elle traite ensuite de deux questions d'importance : (1) la génétique textuelle et (2) l'appartenance de cette œuvre à ce que A. Chraïbi appelle en français « littérature médiane », au sens d'intermédiaire entre savante et populaire, sur des critères de langue et de contenu. Akel retrace dans un utile tableau synoptique la postérité des noyaux narratifs de ces vingt-cinq récits, plus ou moins modifiés dans leurs avatars ultérieurs : dans les *Mille et une nuits*, évidemment et principalement, mais aussi quantité d'autres œuvres de littérature moyenne ou savante, recueils de contes ou traités d'érotologie : *al-Muḫtār fī kašf al-asrār* d'al-Ǧawbarī (XIIIe siècle), *Rušd al-labīb fī muʿāšarat al-ḥabīb* d'Ibn Falīta (XIVe siècle), *al-Rawḍ al-ʿāṭir fī nuzhat al-ḫāṭir* d'al-Nafzāwī ou *al-ʿUnwān fī l-iḥtirāz min al-niswān* d'al-Batanūnī (XVe siècle), *Nuzhat al-abṣār wa-l-asmāʿ fī aḫbār ḏawāt al-qināʾ* de Badr al-Dīn Tābiʿ Banī l-Ṣiddīq (XVIIe siècle), etc. Il demeure cependant impossible de trancher : les *Māǧarayāt* sont-elles la source de ces textes ultérieurs, ou puisent-ils tous, comme nos vingt-cinq récits, à un folklore commun adaptable à tous types de visées et de registre linguistique ? Dans le cas des *Mille et une nuits*, Akel et Chraïbi semblent pencher vers l'hypothèse d'une transmission directe *Maǧarayāt* > Nuits.

L'identification soignée des nombreux vers figurant dans les *Māǧarayāt* permet de constater la présence de poètes de toute époque, depuis Abū Nuwās et Ibn al-Muʿtazz jusqu'aux poètes de langue classique du siècle précédant la rédaction, al-Šušturī ou al-Bahāʾ Zuhayr. Surtout, elle permet d'y découvrir un genre intrigant, qui connut son apogée au XIVe siècle, le *billīq* (pl. *balālīq*), que Dozy définit comme « espèce de poème populaire comique et licencieux », volontiers grandement obscène, à rimes multiples et en langue moyenne. Les quelques *balālīq* figurant dans le texte méritent assurément étude.

La langue du texte et les particularités graphématiques, qui ont guidé ses choix d'édition, sont ensuite explicitées par Ibrahim Akel. Ainsi, il est courant dans les manuscrits et particulièrement dans les textes en moyen-arabe que de nombreuses lettres ne portent pas les points d'*iʿǧām* : *ẓā*, *šīn*, *ġayn*, en plus des interdentales *ṯāʾ* et *ḏāl* parfois notés à la manière classique, parfois notées comme dentales ; *yāʾ* final et *alif maqṣūra* notés à l'inverse de l'usage standard moderne ; *hamza* inexistante, etc. Comme il est actuellement d'usage dans l'édition scientifique des textes en moyen-arabe, on ne cherche aucunement dans cette édition à « classiciser » la langue et on la reproduit plus ou moins telle quelle, en aidant cependant le lecteur par l'ajout systématique des points manquants des *ẓā*, *šīn* et *ġayn*, tout en signalant en note leur nature *muhmala* dans le manuscrit. Il conviendrait cependant de noter que les choix graphématiques du scripteur ne renseignent en rien sur les réalisations phonologiques du XIVe siècle. On notera même l'écart avec la réalisation dialectale égyptienne contemporaine, où certains des lexèmes notés ici avec une dentale sont actuellement réalisés avec une sifflante (*ṯāʾ* réalisé [s] et *ḏāl* réalisé [z]).

L'appareil de notes est très riche, et non seulement signale les particularités graphématiques du manuscrit, mais explique dans la mesure du possible les termes rares renvoyant aux institutions, au costume, aux aliments, etc., ou les expressions dialectales. Il est d'ailleurs étrange que certains idiomatismes, à juste titre, signalés par Ibrahim Akel comme encore usités dans des parlers levantins comme ceux de Damas ou d'Alep, soient actuellement inconnus du parler du Caire. Y compris sur le plan morphosyntaxique, les dialectalismes sont souvent plus réminiscents des parlers du Proche-Orient que de l'égyptien actuel que nous connaissons. On en donnera un exemple, p. 83 :

فصدف الشاب ووقع وجهه في وجهه وراي زوجته خلفه وهى شاحتته

« Le jeune homme tomba par hasard nez à nez contre lui, et il aperçut sa femme derrière lui, qui l'avait entraîné ».

L'éditeur explique de façon convaincante qu'il faut comprendre شاحطته pour ce شاحتته, dans le sens de « trainer », verbe effectivement encore usité en égyptien contemporain dans le sens de « tirer une corde ». Mais ce qui est frappant pour tout locuteur du parler cairote, c'est que la combinaison participe actif féminin à valeur verbale + pronom affixe se

BCAI 38 (2024) "Ibrāhīm al-ʿĀqil [= Ibrahim Akel] (éd.), Abū Bakr al-Šarāybī [= Aboubakr Chraïbi] (préface) et Farağ al-Ḥuwār [= Fredj Lahouar]": "Anonyme, Al-Māǧarayāt (ḫams wa-ʿišrūn ḥikāya ʿan al-nisāʾ min al-qarn al-rābiʿ ʿašar)et Kitāb al-zahr al-anīq fī l-baws wa-l-taʿnīq wa-l-ǧunǧ wa-l-šahīq wa-muḫālafat al-zawǧ wa-muṭāwaʿat al-ʿašīq", recensé par Frédéric Lagrange
© IFAO 2025 BCAI en ligne https://www.ifao.egyt.net

marque par un *-t-* infixe, comme dans les parlers levantins actuels, alors qu'en parler cairote (ou dans les parlers marocains), c'est un *-ā-* infixe qui s'impose, et on exprimerait cette valeur par شاحطاه. Les exemples d'un tel écart avec les parlers égyptiens actuels sont nombreux et auraient pu être traités dans l'introduction, tant ils interrogent sur la langue de l'auteur et donc indirectement son origine – en conservant l'hypothèse d'une évolution majeure du cairote depuis le XIVe siècle. Ce texte donne par ailleurs l'occasion de comprendre l'étymologie de l'adverbe cairote contemporain *yādōb* (à peine), par suite de la fréquence dans le texte du tour *lam yakun lahu dōb*, « il n'eut pas patience » > « il ne tarda pas à ».

Il s'agit donc d'un remarquable travail d'édition, qui fournira aux chercheurs sur l'érotologie et les constructions du genre dans les cultures arabes pré-modernes un texte d'une grande importance et, parallèlement, intéressera au plus grand point les linguistes travaillant sur le moyen-arabe et singulièrement sur la dialectologie historique du parler cairote.

Le parti-pris de Fredj Lahouar est totalement opposé : non seulement une orthographe standard est « rétablie » pour l'ensemble du texte, mais l'éditeur choisit inexplicablement de vocaliser le texte intégralement (ce qui ne correspond aucunement à l'état du manuscrit dont il fournit quatre pages de fac-simile en exemple), en rajoutant les voyelles flexionnelles finales et « corrigeant » les « fautes » de *l'unicum*, vocalisation qui évidemment se heurte à tous les éléments de moyen arabe dont l'écart avec la norme interdit cette tentative de ramener la langue dans le droit chemin et le force à laisser les mots sans voyelles ou avec des *sukūn* finaux. L'introduction de l'édition tunisienne ne commente nullement la langue des *Māğarayāt*, mais l'éditeur indique cependant en note de bas de page, ce qui est heureux, les différences entre son travail et le texte originel. C'est là un parti pris qui nous semble manifestement dépassé : l'édition par Muhsin Mahdi des *Mille et une nuits* publiée chez Brill dans leur langue originale date de 1984-1994, et la publication de la *Sīrat Baybarṣ* par l'IFPO a commencé en 2000 et s'est achevée en 2022. Le choix de modifier le texte se heurte donc à trente ans d'usage des milieux arabisants contemporains. Cela fluidifie assurément la lecture — de fait, le respect de l'état de la langue par I. Akel force le récepteur contemporain à « entrer » dans ce registre et ses codes graphématiques et à décoder de lui-même les ambiguïtés, mais c'est là une habitude que l'on prend assez rapidement. La perspective inverse de Fredj Lahouar, qui gomme le registre d'origine, interroge finalement sur les limites entre arabe moyen et arabe classique : son texte y est parfois (car le registre des *Māğarayāt* n'est pas fixe) très proche de la langue normée, une fois réorthographié, et les écarts, lexicaux ou morpho-syntaxiques, peuvent y apparaître comme des citations d'oralité, à la manière de ce que l'on rencontrerait en littérature moderne.

On remarque aussi quelques désaccords entre les deux éditions dans la lecture même du *ductus*. Nous n'entreprendrons pas une comparaison extensive des différences de lecture, mais procédons par sondage limité :

	Akel	Lahouar
Māğaraya 11	p. 127 *al-nisā al-ʿāybāt*	p. 109 *al-nisāʾ al-ʿālimāt*
	p. 127 *lahu walad ismu-hu*	p. 109 segment absent
	p. 129 *kānat qad imtuḥinat bi-ḥubb walad dālik al-amīr*	p. 110 *kānat qad imtuḥinat bi-ḥubb ḏālik al-amīr*
	p. 129 *yataʿaššaqū la-hā*	p. 110 *yataʿaššaqū-hā*
	p.129 *fa-tarudd rasl-hum bi-aqbaḥ radd taddaʿī ʿalay-hum al-ḥurriyya*	p. 110 segment absent
	p. 130 *al-rāwūq* (+ note explicative)	p. 111 *al-dāwūq** (non annoté)
	p. 130 *waḍaʿū fī l-maǧlis min sāyir al-fawākih* (contextuellement inadapté, pas de possibilité de vérifier le manuscrit)	p. 111 *waḍaʿū fī l-maǧlis min sāyir al-rayāḥīn* (contextuellement adapté)
	p. 134 *ḫalaʿū l-iḥtišām*	p. 114 *tarakū l-iḥtišām*
	p. 134 *wa-qāl āḫar : taʿā kida*	p. 114 *wa-qāl ʾāḫar : taʿākid* (+ note expliquant que non compris et probable dialectalisme)
	p. 134 *wa-ʿamilū hadā kull-hu šayṭana wa-ḥirāf ḥattā yuḥriǧū-h* (+ note expliquant que *yuḥriǧū-h* dans manuscrit)	p. 115 *wa-ʿamlū (sic) hāḏā kulla-hu šayṭana min-hum wa-ḥirāf ḥattā yuḥriǧū-h* (+ note suggérant « *min ṭawri-hi* » sous-entendu)

BCAI 38 (2024) "Ibrāhīm al-ʿĀqil [= Ibrahim Akel] (éd.), Abū Bakr al-Šarāybī [= Aboubakr Chraïbi] (préface) et Faraǧ al-Ḥuwār [= Fredj Lahouar]": "Anonyme, Al-Māğarayāt (ḫams wa-ʿišrūn ḥikāya ʿan al-nisāʾ min al-qarn al-rābiʿ ʿašar)et Kitāb al-zahr al-anīq fī l-baws wa-l-taʿnīq wa-l-ǧunǧ wa-l-šahīq wa-muḫālafat al-zawǧ wa-muṭāwaʿat al-ʿašīq", recensé par Frédéric Lagrange
© IFAO 2025 BCAI en ligne https://www.ifao.egyt.net

L'impression générale est que l'édition d'I. Akel est plus sûre et son appareil de notes plus complet, bien que les poèmes soient pareillement identifiés dans les deux éditions et les éléments lexicaux possiblement incompris du lecteur expliqués dans la mesure du possible par les deux chercheurs, plus soigneusement et plus systématiquement chez I. Akel. Par contre, l'édition Lahouar se distingue par une utile série d'index (versets coraniques, personnages, rimes, *muwaššaḥāt*, *balālīq*, lexique sexuel classique et dialectal, métaphores sexuelles, lieux, fonctions administratives et militaires, nourritures et boissons, vêtements, végétaux, fleurs et parfums, peuples, tribus et communautés, faune, ouvrages cités, sources). Il s'agit là d'un travail remarquable, fort utile pour les historiens spécialistes de l'époque mamelouke, et qui fait en comparaison bien défaut à l'édition Akel.

Les deux versions désormais disponibles de ce texte important se complètent donc, même si l'édition d'I. Akel est assurément plus conforme aux standards contemporains. Mais une recension n'en serait pas une sans que les inévitables défauts de ce dernier travail soient relevés. En premier lieu, un résumé de quelques lignes de chacune des vingt-cinq *māǧarayāt* aurait été fort utile aux chercheurs, qui sont le premier public visé par cette édition – le public amateur d'érotologie aura dû lire jusqu'au second paragraphe de la quatrième de couverture pour comprendre qu'il est ici question de « sexualité torride » (*al-mumārasāt al-ǧinsiyya al-ṣāḫiba*), et le choix d'une couverture très sage ne laisse en rien deviner le contenu sulfureux de ce texte.

En ce qui concerne l'édition du texte elle-même, on relève remarquablement peu d'erreurs ou de passages qui auraient demandé une note explicative supplémentaire.

À titre d'exemple :

p. 78

فوتب للوقت أيره الي ان التصق بصرته وبقي حاير كيف يعمل

on attendrait une note de type : بصرته = بسرّته, assurément plus justifiée que trois lignes plus haut une inutile explication du mot *kūfiyya*, courant et usité dans le texte dans son sens actuel.

p. 90

طفايرها > ظفايرها (ضفايرها)

p. 109

طنين > ظنين ?

p. 179

الرقيم> الرقيب ?

p. 217

حكه (حكها؟) > بزبك حكوا

p. 266

quantité de verbes impératifs se terminant par ـوا pour lesquels il faut comprendre, non pas un impératif pluriel, mais un impératif singulier suivi d'un pronom affixe 3MS ـه.

L'éditeur semble hésiter à signaler ces variations graphématiques concernant la notation du pronom affixe dans le texte, des choix assez différents étant observables de récit en récit (pourquoi un même scripteur varierait-il d'une histoire à l'autre, cependant ?). Parfois Ibrahim Akel considère ces formes comme évidentes à décoder pour le lecteur, mais dans d'autres passages, il rétablit une orthographe « moderne » ou standardisée. Il aurait été bon de décider d'une politique sur ce point.

C'est au niveau de la bibliographie, cependant, que le lecteur arabisant est quelque peu étonné. Les sources utilisées pour établir le texte et le commenter sont à la fois, du côté des références en langue arabe, d'une très grande richesse et utilité pour les chercheurs contemporains, et étrangement pauvres en ce qui concerne les sources en langues européennes. On sait gré à Ibrahim Akel d'attirer l'attention des arabisants sur quantité d'ouvrages qu'ils ne connaissent pas nécessairement, et qui sont extrêmement utiles pour déchiffrer cette langue du XIVe siècle. Parallèlement, on s'étonne qu'il puisse passer à côté des recherches menées depuis des décennies sur l'arabe moyen comme sur l'érotologie arabe. On aurait aimé que les sources premières soient distinguées des études et des dictionnaires et ouvrages de lexicologie récents, et que les éditions de références ou premières soient données. À titre d'exemple, il est gênant que *Al-Amṯāl al-ʿāmmiyya* d'Aḥmad Taymūr Pacha soit donné dans l'édition Hindāwī (2012), éditeur particulièrement peu scrupuleux et dont les *reprints* sont notoirement truffés d'erreurs, au lieu de l'édition de 1956. La méconnaissance de la bibliographie en langue occidentale mène à citer des classiques dans leur traduction arabe sans revenir à l'original : l'ouvrage de Leo Ary Mayer, *Mamluk costume, a survey* (1952) n'est connu que par sa traduction égyptienne de 1972, le *Women's Bodies, Women's World* de Fedwa Malti-Douglas (1991) n'est également crédité que dans sa traduction arabe par l'universitaire égyptienne Marie-Thérèse Abdelmessih, et se retrouve rangée à la lettre *dāl* (comme Dūglās…) au lieu de *mīm* ; pareillement, la bibliographie commence par une certaine Abādī, sous laquelle on finit par reconnaître l'historienne de Harvard Afsaneh Nejmabadi. Quant à Jérôme Lentin, Jean-Patrick Guillaume, George Bohas, Katia Zakhariya, Iyas Hassan, Arie Schippers, Liesbeth Zack, Madiha Doss, Humphrey Davies, ils sont absents de

BCAI 38 (2024) "Ibrāhīm al-ʿĀqil [= Ibrahim Akel] (éd.), Abū Bakr al-Šarāybī [= Aboubakr Chraïbi] (préface) et Farağ al-Ḥuwār [= Fredj Lahouar]": "Anonyme, Al-Māǧarayāt (ḫams wa-ʿišrūn ḥikāya ʿan al-nisāʾ min al-qarn al-rābiʿ ʿašar)et Kitāb al-zahr al-anīq fī l-baws wa-l-taʿnīq wa-l-ǧunǧ wa-l-šahīq wa-muḫālafat al-zawǧ wa-muṭāwaʿat al-ʿašīq", recensé par Frédéric Lagrange
© IFAO 2025 BCAI en ligne https://www.ifao.egyptologie.net

cette bibliographie déconnectée de la recherche universitaire européenne et américaine, mais heureusement très informée de la recherche menée dans les universités du Moyen-Orient. C'est l'inverse du reproche habituellement formulé : on aurait aimé quelque équilibre en ce domaine.

Mais que ces quelques bémols ne soient pas compris comme une fausse note : il s'agit d'un très beau travail sur un texte remarquable, qui demande, maintenant qu'il est disponible dans deux éditions aux mérites différents, à être travaillé. Il faudra en effet établir une typologie de ces femmes jouisseuses des *Māǧarayāt* : le plus souvent mariées, mais parfois apparemment célibataires (ou divorcées, ou veuves ?) qui dépensent leur fortune pour jouir de beaux jeunes hommes ; il faudra examiner le lexique érotique et les règles de sa combinaison formulaire ; analyser le seul récit mêlant contenus homoérotiques et hétéroérotiques (la *māǧaraya* 22) ; étudier la spécificité linguistique de ce texte en comparaison avec d'autres textes égyptiens en moyen-arabe du XIVe siècle. Ce sont là autant de perspectives stimulantes pour la recherche.

Frédéric Lagrange
Sorbonne Université, CERMOM

BCAI 38 (2024) "Ibrāhīm al-ʿĀqil [= Ibrahim Akel] (éd.), Abū Bakr al-Šarāybī [= Aboubakr Chraïbi] (préface) et Faraǧ al-Ḥuwār [= Fredj Lahouar]": "Anonyme, Al-Māǧarayāt (ḫams wa-ʿišrūn ḥikāya ʿan al-nisāʾ min al-qarn al-rābiʿ ʿašar)et Kitāb al-zahr al-anīq fī l-baws wa-l-taʿnīq wa-l-ǧunǧ wa-l-šahīq wa-muḫālafat al-zawǧ wa-muṭāwaʿat al-ʿašīq", recensé par Frédéric Lagrange
© IFAO 2025 BCAI en ligne https://www.ifao.egnet.net